



HAL
open science

**PLANETE PAYSANNE -ECHOS DE CORREZE DVD
PRODUIT PAR: LA GAILLARDE ET
PRODUCTIONS GRAND ANGLE L'ENGRANGEUR
FILM DE SYLVAIN TROUSSELLE, 56 MN**

Véronique Dassié

► **To cite this version:**

Véronique Dassié. PLANETE PAYSANNE -ECHOS DE CORREZE DVD PRODUIT PAR: LA GAILLARDE ET PRODUCTIONS GRAND ANGLE L'ENGRANGEUR FILM DE SYLVAIN TROUSSELLE, 56 MN: Les objets orphelins. Planète paysanne Echos de Corrèze, Production La Gaillarde et Productions Grand Angle, sous la direction artistique de Florence Evrard et Philippe Bertin, 2020. hal-03095111

HAL Id: hal-03095111

<https://hal.science/hal-03095111>

Submitted on 4 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ENGRANGEUR FILM DE SYLVAIN TROUSSELLE, 56 MN

Les objets orphelins

par Véronique Dassié

Meilhards, un village de cinq cent âmes en Corrèze, un paysage rural avec ses prèes, ses vaches, ses forêts, une vie en apparence paisible autour d'une mairie, un café-restaurant et l'école primaire. Un village ordinaire en somme. Mais ce village n'est pas aussi ordinaire qu'il peut paraître puisqu'il semble touché par une passion communicative : « la collectionniste ».

Un village de collections

Des collections, j'en ai déjà croisé plusieurs chez des passionnés enthousiastes. Mais bien souvent, elles ne semblent avoir guère d'audience au-delà de leur propriétaire.

La collection de Régis Coudert et ce qu'elle produit à Meilhards est plus rare. Chez Régis, cette passion de la collection déborde. Pendant dix ans, il a accumulé sans limite ce qu'il nomme ses « objets orphelins ». Ainsi sa collection a envahi les dépendances du domaine familial, s'est infiltrée dans les moindres interstices de l'espace domestique. Non seulement la collection déborde l'espace personnel mais son attrait se prolonge aussi au dehors.

Ainsi, trois artistes attachés à ce village, se mobilisent avec l'association La Gaillarde pour mettre en valeur cette collection à travers la réalisation d'un film. Ils m'ont invitée à rejoindre le tournage pour apporter un éclairage scientifique sur ce qui se joue dans et avec cette collection monumentale. Je suis intriguée par l'intérêt que suscite une telle collection de vieux outils.

Ce nouveau terrain d'enquête débute donc pour moi, un beau jour de mai 2019 à l'école du village où les enfants ont installé leurs petites collections : épluchures de crayons de couleur, mines de crayons, cartouches d'encre vides, cailloux, coquillages...

Une sélection d'outils insolites, tirés de la collection de Régis, a été proposée aux enfants. Ceux-ci les ont observés, dessinés et décrits en s'interrogeant sur leurs usages perdus. Avec la complicité des deux maîtresses, ils ont préparé des questions. Ils attendent Régis et Bernadette Chassagne, l'ancienne institutrice à la retraite, ravie de partager son savoir sur l'histoire locale. Les questions fusent et Régis prend plaisir à répondre à cette petite communauté curieuse et naïve. « A quoi pouvait donc bien servir tout cela ? ». Les hypothèses anachroniques des enfants révèlent l'oubli des savoirs liés à ces pratiques anciennes et l'apparition de nouveaux modes de vie : « cette roulette de charron ne pourrait-elle pas servir à découper les pizzas » ?

Dans l'après-midi, je découvre la grange et l'habitation de Régis. La circulation y est difficile tant l'espace est rempli du sol au plafond. Dans ce désordre apparent, Régis explique, commente, retrouve tel ou tel outil en soulevant d'autres objets ou en grim pant sur une échelle. J'emboîte le pas de ce guide prolix, tentant de reconstituer son parcours et de trouver des indices qui pourraient donner sens à ce bric-à-brac.

D'une question à l'autre, d'une pièce à l'autre, au fur et à mesure que nous ouvrons les portes de son habitation labyrinthique, Régis me raconte son histoire... et le mystère s'épaissit.

Et puis, il y a les autres collections du village. À deux pas de chez Régis, dans « le nouveau » Bureau de Poste, construit dans les années soixante-dix et fermé depuis 2017, Bernadette et Jean Jacques Nanot ont installé une autre collection : celle des vestiges archéologiques locaux. Dans cet « Espace patrimoine », leur association Culture et Traditions collecte et documente scrupuleusement ces traces patrimoniales. En face de ce petit musée, j’aperçois une autre collection : celle des nains de jardin multicolores de Martial Peyrichout alignés sur le petit balcon de « l’ancienne » Poste (en fait le presbytère de la paroisse reconverti en Bureau de Poste dans les années trente puis transformé par la municipalité en logement).

Finalement ce n’est plus une mais une multitude de collections qui retient mon attention : des épiluchures de crayons des écoliers, aux vieux outils de Régis, en passant par les fossiles de Bernadette et de Jean-Jacques, et les nains de jardin de Martial.

Portrait d’un collectionneur

Comment devient-on collectionneur ? L’exemple des Coudert suggère une prédisposition familiale. Régis est entré en collection sur le tard, à sa retraite en 1994, pour « s’occuper » mais aussi pour « mettre du beurre dans les épinards ». Mais le premier collectionneur de la famille, c’est son fils Thierry ébéniste-antiquaire, qui enfant, avait déjà son « p’tit musée », et puis il y a Geoffrey, le petit-fils de Régis, qui prend le même chemin que son grand-père et que son oncle avec sa collection d’engins agricoles miniatures : trois générations habitées par la même passion. Si les cas de Thierry et Geoffrey s’inscrivent dans la généralité - l’âge des premières collections se situant le plus souvent dans l’enfance¹ - celle de Régis, démesurée et tardive, m’interpelle. Ce n’est en effet qu’à l’âge de la retraite que Régis s’est mis à fréquenter les foires à la brocante et les décharges publiques pour « adopter », patiemment, les milliers « d’objets orphelins » témoins de la vie campagnarde d’autrefois qui font aujourd’hui sa collection.

Rien ne semblait prédisposer cet éleveur-sélectionneur de vaches limousines à devenir collectionneur. La nostalgie du passé ne semble pas être le moteur de Régis, c’est plutôt la curiosité et l’inventivité qui dominent son propos.

Homme atypique, cultivé, proluxe et raffiné, Régis est le personnage central de cette histoire, comme l’est sa grange, située au centre du village, proche de son habitation, une maison de maître construite avec les pierres et sur l’emplacement de l’ancien château des Meilhards que les villageois appellent encore « le Château de Meilhards ».

Car Régis est « un émigré de l’intérieur », il n’est pas né ici, il n’y a pas de souvenirs d’enfance. Il est arrivé à vingt-deux ans de Haute Corrèze pour s’installer sur cette propriété de 60 hectares que son père lui a cédée et qui appartenait à l’origine à ses grands-parents maternels, la famille Barbou des Places, nobles locaux. Son père, Jacques Coudert, expert agricole et forestier auprès des tribunaux est déjà un notable respecté en Haute Corrèze dont il deviendra sénateur. Il cherche « à caser » ce fils rebelle, qui ne s’est pas présenté le jour de l’épreuve du baccalauréat, qui refuse en somme de « rentrer dans le rang ». Après ses études d’agronomie, il cultivera la terre. La propriété est alors quasiment à l’abandon : seules quinze vaches peuplent l’étable. En 1958, lorsqu’il revient de la Guerre d’Algérie, où il a été puni pour insubordination, il épouse Alix. Il prend alors deux décisions,

¹ Vincent, O., « Entre l’enfance et l’adolescence, l’âge des petites collections », in Barbe, N. et Jallon, E., (dir.), « Vous avez dit : âges de la vie » ?, Actes des journées d’étude des 24 et 25 novembre 2004, éd. des musées départementaux de la Haute-Saône, 2006.

l'une par fierté envers son père : faire fructifier la propriété. L'autre envers sa jeune épouse, lui promettant de remplir le vide de l'immense maison de maître.

Inspiré par son mentor René Dumont qui fut son professeur à l'École d'Agronomie, Régis se lance dans l'aventure agricole avec un petit groupe de passionnés d'élevage, et secondé par Alix. Il teste de nouvelles techniques, et, devenant un précurseur de l'élevage en plein air, il participe à la renaissance de la vache limousine via une sélection rigoureuse de son troupeau et à la mise en place de l'Herd-book. Ces recherches essaieront dans toute la région et auront un rayonnement international. Grâce à elles, on peut lire aujourd'hui sur le site de présentation de la commune : « Meilhards est réputé pour son élevage de pointe au niveau génétique et technologique. La race limousine est dignement représentée. »

Pour ce « paysan dans l'âme », sa première collection, c'est finalement celle de ses vaches qu'il choisit et accompagne avec la plus grande attention. Soixante ans plus tard, il en parle toujours avec passion en montrant leurs photos comme celles d'un album de famille.

L'enjeu de la sélection apparaît crucial dans sa démarche car c'est cette aptitude au choix-« qui fait la différence » comme le dit Thierry, son fils amateur d'art et expert en outils anciens, comparant sa propre démarche à celle de son père. Selon Thierry, son père, accumulateur avant tout, procède comme le « braconnier » qui prend tout ce qui tombe dans ses collets. Lui en revanche, en tant qu'expert agit, dit-il, plutôt à la manière du « chasseur de gros gibier ». Héritier de ce bric-à-brac, il sait que la sélection est aussi un devoir qui l'attend, tri qui reste à faire et qui est lourd à porter.

Il faut voir la fierté avec laquelle Régis présente ses trouvailles à son fils à même d'en expertiser désormais la valeur. Cette filiation inversée entraîne en quelque sorte le père dans les pas de son fils, son « petit ». C'est ainsi que passant de l'agriculture à la culture, Régis, éleveur de vaches est devenu éleveur d'objets. Cette quête de reconnaissance filiale résonne dans la conservation d'un seul objet - le plus important à ses yeux- la pipe de son père, qu'il ne montre pas ! A l'échelle familiale, la collection intervient ainsi comme attribut de distinction sociale qui permet finalement de renouer avec une forme de notabilité.

Un dispositif ethno-artistique comme outil d'anthropologie rurale

Mais comprendre cette collection, c'est aussi s'interroger sur le dispositif ethno-artistique qu'elle suscite, son débordement hors de la sphère privée. La réalisation du film lui-même, et au-delà le projet d'édition de *Planète paysanne*, ne serait-il pas une manière de collecter et de conserver toutes ces collections meilhardoises ? Car celle de Régis semble paradoxalement ne pas avoir vocation à être conservée : « ce n'est pas un musée » constatent Régis et Thierry. Dès lors, comment une telle rencontre autour de ces objets obsolètes est-elle possible ?

Le film de Sylvain Trousselle, *L'engrangeur*, met en relief l'importance sociale des objets rassemblés par Régis et qui deviennent ce faisant des passeurs. A travers eux on se retrouve, à l'école et à la mairie où une rencontre a été organisée entre Thierry et un groupe d'habitants. En captant la manière dont chacun parle des « objets orphelins », en s'attachant au détail des mains, des gestes, des postures, le film nous montre des usages disparus reprenant vie par le mime. Des techniques du corps ancestrales ressurgissent. Objets tenus, manipulés et animés, manifestant ce qui a fondé leur présence dans cette ruralité sommée de se transformer.

Sous les yeux du spectateur, les objets reprennent vie, leurs ombres s'animent au fur et à mesure que la lampe torche de Régis les éclaire dans un clair-obscur qui densifie leur présence. Cette densité

des choses évoque celle des objets inaliénables étudiés par Annette Weiner², ainsi dotés d'une signification particulière qui en fait des témoins et miroirs du groupe qui les garde.

En même temps que le spectateur, Régis redécouvre ses propres trésors car depuis dix ans, il a dû arrêter sa collection pour s'occuper de son épouse. La maladie d'Alzheimer a emporté la mémoire et le langage de celle-ci, comme cette autre maladie qui emporte les savoir-faire traditionnels de cette terre d'élevage. Leur transmission est en effet d'autant moins assurée qu'à l'école se joue un autre drame : les deux maîtresses savent qu'elles réalisent là leur dernier projet pédagogique commun. À la rentrée prochaine, l'une d'elle partira : seule une classe demeurera sur l'école primaire de Meilhards.

Le film ordonne ainsi les pièces du puzzle d'une histoire familiale, d'une histoire villageoise et d'une histoire rurale : celles d'une mutation profonde de la ruralité que cristallise la rencontre avec cette collection. « Qu'est-ce que je vais faire de tout ça ? » demande Thierry s'inquiétant de la « responsabilité » qu'incombe un tel héritage tant la question dépasse le simple enjeu personnel.

Le point d'orgue de cette transmission filmique se déroule un dimanche de mai 2019. Tout ce petit monde se retrouve dans la cour de ferme de Régis. Les mots de Saint-Exupéry, « toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants » que Régis aime citer, prennent alors tout leur sens. En installant les vieux outils et les jouets agricoles dans le jardin, les gestes de l'enfance reviennent et revivent sous le regard intrigué des plus jeunes.

Ce jeu auquel se livrent les « grandes personnes » avec les enfants n'est-il pas au fond, un ultime point de rencontre entre tradition et modernité ?

La petite ferme d'enfant de Régis installée sur une remorque agricole, autour de laquelle tout le monde s'affaire, fait étrangement écho à l'affirmation de son filleul, Stephen Peyrelongue, jeune éleveur converti au bio, qu'il a formé comme apprenti quelques années auparavant : « moi, je préfère avoir plus de voisins que d'hectares » nous dit-il, comme en contre-point aux logiques productivistes valorisées depuis la Seconde Guerre Mondiale.

L'engrangeur c'est l'histoire d'un passeur et d'un guide atypique, à l'écoute du monde, qui nous éclaire à travers son expérience personnelle, son savoir et sa collection, sur l'évolution des pratiques agricoles et le devenir de la société paysanne.

Véronique Dassié, ethnologue, IDEMEC-CNRS-AIX MARSEILLE UNIVERSITE

La collection : une passion individuelle

La figure du collectionneur interpelle depuis longtemps sociologues et philosophes. Le collectionneur est décrit et se décrit souvent lui-même comme possédé par sa collection : sa démarche tiendrait du « fanatisme » selon Jean Baudrillard³. Pris dans une tension qui le pousse sans cesse vers une quête inextinguible, il ne trouverait satisfaction qu'à la découverte du nouvel objet convoité. La pathologisation du collectionneur dévoré par sa passion, fût-elle érigée en « art de la collection » sous la plume de Walter Benjamin, reste ainsi une référence implicite des pratiques conservatoires contemporaines, qu'il s'agisse de conservations domestiques ordinaires ou de collections muséales.

² Weiner Annette, 1994, "Cultural Difference and Density of Objects", *American Ethnologist*, 21, 2: 391-403

³ Jean Baudrillard, 1968, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, p 124

La collection existerait donc en tant qu'accumulation inassouvie d'objets réunis selon des principes propres au collecteur, lui-même unique et singulier.

Si la singularité fonde toute collection, « faire collection » semble pourtant être une pratique largement partagée depuis l'aube des temps. Selon l'historien Krzysztof Pomian, elle serait un « fait universel, coextensif dans le temps à notre espèce Homo sapiens et attesté, fût-ce sous une forme rudimentaire, dans toutes les sociétés humaines »⁴.

Le projet délibéré de mise en série, associé au désir de conserver sans finalité pratique, aussi futile qu'il puisse paraître, semble donc dépasser l'individualité du collectionneur. Cette impulsion humaine traverse largement toutes les sociétés.

L'histoire des musées d'ethnographie européenne ne renvoie-t-elle pas d'ailleurs à ce même projet de rassemblement d'objets inutilisés ? Or, avant d'être instituées en collection, les pièces de musées ont souvent été entreposées dans les remises et les greniers, les résidences secondaires d'une famille. Avant d'acquérir une valeur collective, il a donc fallu qu'un collecteur les repère, les perçoive comme dignes d'intérêt et invente, par son regard, leur valeur symbolique. Au côté ou en concurrence avec les conservateurs de musée, les collectionneurs semblent donc aux premières loges pour flairer la valeur culturelle d'un objet.

⁴ Pomian Krzysztof, 2001, « Collection : une typologie historique », *Romantisme*, n°112, pp. 9-22.